

les détenus parce que jours de visite, l'obsession de la nourriture, le froid qui rend les doigts gourds au point de ne plus pouvoir tenir un crayon, la solidarité entre compagnons de misère (on partage le peu que l'on a), les rapports rares avec les Allemands. Enfin Boris Vildé analyse avec lucidité les conséquences de sa détention sur son rythme de pensée : il relève notamment la place importante que tiennent les rêves, rêves de montagne, de campagne, d'enfance, tous synonymes d'évasion.

Le procès des dix-neuf inculpés débuta le 8 janvier 1942 sous la présidence du capitaine Ernst Roskothen. Les prévenus étaient accusés d'espionnage. Si la preuve des chefs d'inculpation était apportée, ils étaient passibles de la peine de mort. Dès le début, Boris Vildé, Anatole Lewitsky et Pierre Walter furent désignés comme les principaux responsables, les instigateurs des actes du groupe. Tout au long du procès, Roskothen s'efforça de sauver le plus jeune des accusés, René Sénéchal, dit "le gosse", âgé seulement de 18 ans. Le 17 février, le verdict fut rendu. Tandis que six personnes étaient relâchées, trois inculpés furent condamnés à des peines de travaux forcés, dont Agnès Humbert (cinq ans en Allemagne) et dix furent condamnées à mort, sept hommes et trois femmes. Malgré des interventions multiples en faveur des condamnés, les sept hommes furent exécutés le 23 février au Mont-Valérien. Ainsi s'achevait "l'affaire du musée de l'Homme", également appelée "l'affaire Vildé".

DOMINIQUE VEILLON

JOURNAL DE PRISON

Fresnes, juin 1941 – janvier 1942

LE 9 juin. – Promenade à Paris dans une voiture de luxe, queues pour les cigarettes, Champs-Élysées¹.

1. Allusion probable à une séance d'interrogatoire au siège de la Gestapo, rue des Saussaies, qui a donné l'occasion au prisonnier de traverser une partie de la capitale. À cette date (9 juin), Boris Vildé, au secret depuis deux mois et demi, est encore détenu à la prison de la Santé.

Sur les interrogatoires de Vildé par la Gestapo, on dispose de deux témoignages portant tous deux sur le mois d'avril 1941. Le plus sûr est celui d'Agnès Humbert, qui a milité activement dans le réseau du musée de l'Homme et a été arrêtée quelques jours après Vildé. Alors qu'elle était en train d'être interrogée par le capitaine SS Doehring, raconte-t-elle, "la porte de communication avec l'autre bureau s'ouvre, plusieurs hommes en civil paraissent, entourant Vildé. Un Vildé amaigri et qui paraît avoir grandi. Son beau visage est encadré d'une barbe blonde, qui lui va si bien ! Il ressemble ainsi à Édouard Manet, jeune. Il est vêtu d'une étrange façon : pantalon bleu et veston noir bordé, ses mains sont liées derrière son dos ! Lorsqu'il marche, il est gêné et semble avoir perdu le sens de l'équilibre. Il me regarde longuement dans les yeux avec une expression d'indicible tristesse. Jamais je ne pourrai oublier ce regard-là". Cf. A. Humbert, *Notre guerre*, Paris, Émile-Paul, 1946, p. 80 (Agnès Humbert, fille du sénateur Charles Humbert, était une historienne de l'art connue, qui travaillait elle aussi au palais de Chaillot, mais au musée des Arts et Traditions populaires).

On peut citer également, en dépit de plusieurs inexactitudes évidentes, le témoignage d'André Weil-Curiel (1910-1988) qui, envoyé de Londres en mission, a travaillé avec Vildé dans la clandestinité et qui après son arrestation l'a rencontré deux à trois fois rue des Saussaies. La première fois, Vildé lui apparaît, à travers les vitres d'une fenêtre, entouré de ses gardiens allemands, "avec une barbe de quelques jours, grave et digne au milieu de ces jeunes barbares". Selon Weil-Curiel, à l'égard de Vildé, le capitaine Doehring faisait preuve tantôt d'une haine farouche ("il affirmait qu'il était un agent du Komintern, il parlait de lui avec rage") tantôt de courtoisie et même d'égards. Ainsi, à l'occasion d'une confrontation

Le 30 juin. – Cherche-Midi. Vu Mme S¹.

Le danger est une épice qui relève le goût d'une vie la plus *fade*. Pour endurer un état prolongé de souffrance sans être brisé : les croyants ont la foi, les natures d'une vitalité extraordinaire l'espoir, et pour les détachés il faut qu'ils aient à la portée de leur main un moyen de suicide, alors ils peuvent attendre...

Enfants nous nous savons immortels, adultes nous cherchons des raisons d'y croire, vieillards il ne nous reste que la peur de la mort.

La vie nous paraît aussi naturelle que l'air qui nous entoure. C'est pourquoi la mort nous semble anormale et nous sommes enclins à la concevoir comme un hasard, comme un accident (d'où le mythe général du péché originel, de l'accident originel). En réalité c'est peut-être la vie qui est un accident merveilleux, un hasard extraordinaire... Mais comment, étant en

entre Weil-Curiel et Vildé, Doehring "lui faisait boire du café et lui avait donné à fumer un cigare. Ils s'exprimaient l'un et l'autre en allemand, langue que Vildé parlait très couramment". En revanche, contrairement aux dires de Weil-Curiel, absolument aucun indice ne permet d'affirmer que Vildé ait été torturé. Cf. A. Weil-Curiel, *Le Temps de la honte*, t. III, *Un voyage en enfer*, Paris, éd. du Myrte, 1947, pp. 87-88. (Toutes les notes sont de François Bédarida.)

1. Maintenant incarcéré à Fresnes (depuis le 16 juin), Boris Vildé a sans doute été conduit à la prison du Cherche-Midi pour une confrontation avec l'un de ses co-inculpés. Qui est Mme S.? Alice Simonnet, étudiante de latin à la Sorbonne, que Vildé avait recrutée pour le réseau du musée de l'Homme (c'était une amie de sa femme)? Ou Sylvette Leleu, emprisonnée au Cherche-Midi? Cela apparaît fort douteux.

vie, envisager la vie du point de vue d'un mort? C'est bigrement dur.

C'est dans la cellule solitaire que l'homme donne toute sa mesure. La sagesse est à l'intelligence ce que la bonté est à la politesse. Le bonheur ne s'achète que par la souffrance. Le bonheur peut-être pas, mais la sérénité.

Le malheur, ce n'est pas qu'il y a trop de souffrances dans le monde, mais qu'il y a trop de souffrances stériles. La superstition est un ersatz du sentiment de l'indépendance lorsque nous sommes impuissants de changer le cours des événements.

Il y a eu une époque de ma vie où j'étais prêt à me suicider rien que par curiosité (d'apprendre la mort et l'au-delà). Maintenant je ne suis plus tellement pressé, je sais qu'elle m'attend. Dans le temps j'étais amoureux de la mort et impatient, aujourd'hui je suis marié avec elle, je l'aime toujours, mais je suis tellement habitué à elle que je n'y pense presque plus.

Et la vie? Je l'aime toujours davantage et de plus en plus "en bloc" (d'où l'indifférence croissante envers les détails). Comme une maîtresse dont on est quelquefois fatigué mais jamais lassé.

Le christianisme humanisa Dieu, le bouddhisme divinisa l'homme (et la nature)¹.

1. Une grande partie des méditations de Boris Vildé – esprit nourri d'histoire des religions – tourne autour de la relation entre le

Évasions : l'homme est doublement prisonnier : de ce monde de trois (quatre?) dimensions et de son moi. D'où sa solitude. Les moyens d'évasion et de communion. En Dieu (cf. Berdiaeff¹). Art, amour, mort (*Sparckenbroke*²). La mort seule nous délivre (si le grain ne meurt) complètement. L'amour (acte d'amour) est

christianisme et les religions orientales, en particulier les religions de l'Inde, bouddhisme et brahmanisme. Plus loin (18 juillet) Vildé parlera de son "attirance constante et mystérieuse vers le bouddhisme". On trouve le signe de cette fascination jusque dans sa vie aventureuse d'agent de renseignement pour la Résistance : au début de 1941, de Toulouse, Vildé avait envoyé à l'amiral Muselier à Londres un message codé où il était question de Bouddha de Jade. Cf. A. Weil-Curiel, *op. cit.*, p. 15.

1. L'influence de Berdiaeff (1874-1948), véritable maître à penser d'une génération – et que son mysticisme russe rapproche de Vildé –, est alors à son apogée, en particulier en France, où le philosophe, banni d'URSS, s'est installé depuis 1922. Revenu à la foi orthodoxe, Berdiaeff est devenu le théoricien de l'humanisme chrétien, exaltant la personne contre la tyrannie de la collectivité et contre l'égoïsme de l'individu.

Parmi les nombreux ouvrages de Berdiaeff, tels que *L'Esprit de Dostoïevski* (1921), *Le Sens de l'Histoire* (1923), *Esprit et liberté : essai de philosophie chrétienne* (1933), *De la destination de l'homme : essai d'éthique paradoxale* (1933), il y en a un que Boris Vildé connaît particulièrement bien, puisqu'il a été traduit du russe par sa femme Irène : *Cinq méditations sur l'existence : solitude, société et communauté*, Paris, Aubier, 1936 (Coll. "Philosophie de l'esprit", dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne). L'ouvrage traite de la situation tragique du philosophe, du moi et de la solitude, de la personne et de la communion, du changement et de l'éternité : thèmes que l'on va retrouver tout au long du journal de Vildé.

2. Ce roman de Charles Morgan, paru en Angleterre en 1936, traduit en français et publié par Stock en 1938 avec une préface de René Lalou, fascine Boris Vildé en raison des trois thèmes majeurs qui structurent l'univers intérieur de Morgan : l'art, l'amour et la mort (même si Vildé marque sa différence : cf. les notations du 25 août). C'est le premier livre qu'Irène Vildé a apporté à son mari en prison à la Santé. Dans sa cellule, Vildé lira ce roman trois fois.

une pré-image de la mort. Son expérience donne la prescience de la mort. D'où le réveil terrible (horrible solitude à deux). "Post coitum..." Et pourtant ça vaut la peine. Quelques instants d'immortalité valent bien le prix. Opium, musique, même sport (dangereux)... Mais il existe aussi des extases *pures*, venant de l'intérieur, sans provocation extérieure. Les instants où je me sens, je me sais prendre part à la vie éternelle. C'est bien rare et cela vient sans raison apparente, cela déchire tout d'un coup l'enveloppe de la solitude, transperce les murs du "moi". Ce n'est pas l'évasion dans *l'oubli* (comme opium), ce n'est pas l'extase de la communion avec un autre prisonnier (amour), ce n'est pas encore une libération définitive (mort), mais c'est une permission, une courte évasion, pour de bon. On vous rattrape, il est vrai, mais vous avez quand même entrevu la liberté.

Quand j'évoque ma vie, je vois tant de petites, de lâchetés, de muffleries et (surtout) de mensonges que j'ai commis, et pourtant je sais que cela n'a pas d'importance. Il y a quelque chose en moi (ou la possibilité de cette chose) qui est au-dessus de cela. Peut-être dans chaque être humain ? Les femmes en ont l'intuition. Comprendre c'est pardonner, un non-sens : si l'on comprend on sait qu'il n'y a pas besoin de pardon, on devient complice. Mais il est rare qu'on puisse comprendre jusqu'au bout. Accepter sans comprendre, voilà le commencement de l'amour.

Nos tentatives d'entrer en communication avec l'autre : pitié, amitié, bonté, amour, c'est comme les

détenus d'une prison frappant aux murs pour parler entre eux, on ne se voit pas. Mais c'est tout de même réconfortant¹.

C'est pourquoi l'on a tellement besoin de l'*humanité*. Être *homme* avant d'être Allemand, soldat, juge, mâle, père, catholique, artiste. Combien cela semble impossible de nos jours (et toujours?). C'est à quoi j'aspire depuis longtemps et je ne réussis qu'à demi. Mais en tout cas j'ai appris la simplicité, c'est beaucoup. Si je pouvais avoir du talent... Mais cela aussi n'a qu'une importance secondaire.

J'arrive par moments à me détacher de tout, à me dépouiller de tout ce qui formait ma vie, sauf d'Irène². Je ne réussis pas à me détacher d'elle. Ce fait donne la vraie mesure de mon amour, elle seule m'attache à l'existence (par moments). Et c'est un miracle. Pourquoi et comment je l'aime? [...] Elle m'est indispensable. Je la fais souffrir, mais je n'ai pas de sentiment de culpabilité envers elle, ni celui de reconnaissance

1. À défaut d'échapper à la solitude – donnée fondamentale dans l'univers intérieur de Boris Vildé, hanté par les notions de communication et de communion –, il y a chez tous les détenus une volonté commune de rompre l'isolement. Pour ce faire les prisonniers utilisent aussi bien les manifestations collectives organisées, avec cris et chants (cf. le journal daté du 17 août) que des systèmes clandestins plus ou moins ingénieux. Un des moyens couramment utilisés consiste à taper sur les murs des cellules en se servant d'une sorte d'alphabet dans lequel chaque lettre est désignée par un nombre déterminé de coups brefs ou longs.

2. Irène, sa femme, la fille de Ferdinand Lot. Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. Décédée en 1987.

pour ce qu'elle fait pour moi. De la pitié, oui, et beaucoup de tendresse. Amitié, confiance. Mais tout cela est secondaire. L'essence même de mes sentiments pour Irène se trouve dans une intuition (prescience) irraisonnée d'une autre Irène qu'elle ignore elle-même et qui ne peut se révéler qu'à moi. Et plus que cela – c'est uniquement au contact avec elle que je me révèle moi-même jusqu'au bout. Une exclusivité réciproque. Mais elle semble ne pas vouloir voir cela [...]. Irène est constamment présente à mes pensées, à mes lectures, elle m'écoute [...].

Désespoir comme narcotique.

Dédoublement de personne au milieu d'une violente émotion-humeur du pendu [...].

(Imagination et mémoire.)

25 juin. – Mon anniversaire : 33 ans ! Matinée très triste. Irène n'est venue que dans l'après-midi. Alexandre le Grand¹.

Rêvé dans la nuit : Rouen (en réalité "2"). Huit jeunes filles ; camarades de lycée ; peintre avec son tablier composé d'une multitude de détails copiés.

Résultat de ma méditation d'hier sur l'imagination et la mémoire (une caricature?). Mémoire créatrice,

1. Vildé est né le 25 juin 1908. La figure d'Alexandre le Grand, mort en pleine action à l'âge de 33 ans – comme Jésus – reviendra dans le dialogue des deux "moi" : voir le journal à la date du 30 octobre 1941.

2. Mot illisible.

celle qui recrée les sentiments. L'affinité des deux. Leur indépendance l'une de l'autre. Leur fusion donne rêve (il y a aussi des rêves créateurs). Le sexe n'a rien à faire dans mes rêves. Et pour cause : je suis trop affaibli par le manque de nourriture. Étude de l'effet de la sous-alimentation sur soi-même.

Mes rêves sont souvent révélateurs (depuis Fresnes). Je les attends avec intérêt. Mais je ne réussis plus à les diriger comme autrefois [...].

Tout compte fait il ne me reste qu'Irène. Un amour [...] combien miraculeux en réalité. Et combien je le sens immortel. Mais il m'a fallu la prison pour comprendre cela.

La prison n'ajoute rien, mais elle agit sur mon moi comme le révélateur sur la pellicule. C'est la chambre noire.

Le mystère du sang et de l'instinct d'un côté; celui de l'esprit et de l'âme de l'autre. Et au milieu entre ces deux ténèbres un petit espace clair et net : intellect. Chercher l'équilibre? Faut-il? Oui, mais pas un équilibre d'immobilité, de stagnation, celui de l'oscillation de vie (cf. Alexis Carrel sur l'homme¹). À l'amplitude toujours croissante, c'est le seul moyen d'atteindre

1. Le docteur Alexis Carrel (1873-1944), prix Nobel de médecine 1912, a publié en 1935 *L'Homme, cet inconnu*, best-seller d'une grande influence qui vise à démontrer l'interdépendance entre les phénomènes physiologiques et les phénomènes psychiques.

l'infini, soit par le sexe, soit par Dieu. On arrive au même point ("point mort haut"). Est-ce la mort?

Tant qu'on opposera la vie à la mort, on n'avancera pas. Il n'y a pas d'opposition. L'une accomplit l'autre, la prolonge, la complète. Comme il n'y a pas d'opposition entre les deux sexes.

(*papier déchiré*)... avec humanité, cela signifie que dans la mort le moi est aboli. Mais alors la conscience individuelle n'existe plus. Il n'y a pas de survie individuelle, d'immortalité personnelle. Ou alors la mort n'apporte pas la solution. Pouvons-nous atteindre le réel ou sommes-nous condamnés à ne connaître que le subjectivement vrai?

Métaphore : sinus et tangente. Tandis que le sinus varie de 0 à 1 (de -1 à +1), la tangente varie de 0 à ∞ (de -∞ à +∞). Mais nous pouvons voir au-delà du cercle. L'art et l'amour. Création et extase. Deux choses différentes : *créer* une œuvre d'art et la *subir*. Comme M. et F. dans l'amour¹. Les deux peuvent être simultanés dans ce chant ou séparés dans le temps : tableau, livre. L'exultation de l'artiste (son inspiration) est la révélation de sa nature *divine*, il crée (cf. l'action de procréer). Mais il ne crée pas du néant, mais de son intérieur, de son propre moi, il l'offre au monde, il s'en dépouille, d'où l'évasion, la libération, la communion. C'est en même temps l'affirmation suprême du "moi" et sa perte.

1. M. et F. : Mari et Femme?

(*papier déchiré*)... peines de l'accouchement sont trop horribles. Ah! si les Allemands pouvaient être un peu plus psychologues et les Français un peu plus dignes!

Ce qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est pas la conscience, mais *la conscience d'en avoir une* (et il y a peut-être des hommes qui ne sont pas supérieurs aux bêtes de ce point de vue). C'est cette conscience au deuxième degré qui permet par exemple l'ironie de soi-même. C'est également la découverte du "moi" et le commencement d'un interrogatoire intérieur perpétuel, la première syllabe du problème de la mort. On peut s'occuper des questions métaphysiques sans le "moi" (par exemple de genèse et même de l'existence de Dieu), mais on ne saurait envisager le problème de la mort sans le problème du "moi". Car la mort n'existe qu'autant qu'elle détruit la conscience individuelle. Si le "moi" demeure, il n'y a pas de mort, même le corps anéanti. Mais alors il n'y a pas de libération non plus.

Mais la mort existe. Notre moi conditionné par la chair meurt avec elle et libère enfin la parcelle divine que nous pouvons nommer "âme" ou "esprit" (peu importe). La mort n'est pas l'absence de la vie, elle *est*. Mais nous ne pouvons avoir aucune notion sur l'état de la mort parce que toutes nos notions appartiennent à ce monde de trois (quatre?) dimensions. Comme un aveugle de naissance ne peut imaginer la lumière et les couleurs.

Peut-être que dans l'amour...

Le moi sert à l'âme d'intermédiaire (et d'obstacle) d'avec le monde des objets.

Notre perception du monde est conditionnée par le développement de nos cinq sens, autrement dit par l'état de nos organes et de nos nerfs, c'est-à-dire par la chair. L'intellect intervient aussitôt la collecte des sens opérée pour en former des notions et des jugements (à l'aide également de la réserve déposée dans la mémoire). Ceux-ci servent à la construction du "moi"...

Mais comment connaître la vérité puisque nos moyens sont si limités, si défectueux? Il est évident que notre intellect est impuissant de résoudre le problème (il arrive à son sublime dans l'aveu de son impuissance). Déçu, l'homme lui tourne le dos et... succombe à la foi.

La tentation suprême du christianisme consiste en ceci qu'il promet la conscience individuelle éternelle, la résurrection personnelle, et l'homme qui tremble pour son "moi" saisit cette planche de salut. Mais c'est la chair qui tremble en lui et veut par l'instinct de conservation devenir âme (après tout, ça peut se défendre: matière et énergie, chair et esprit, vie et mort sont peut-être transformables).

Mais ceux qui ont perçu la vraie tragédie de l'être humain – la solitude –, qui connaissent la prison du "moi" et qui ont eu la prescience (ou la réminiscence?) de la liberté, ceux-là ne veulent et n'ont aucune raison d'admettre la survivance individuelle.

La religion chrétienne (telle qu'elle est enseignée par l'Église) est une religion des esclaves – non dans le sens habituel du mot (comme par exemple Lénine), mais des esclaves de leur “moi”, prisonniers amoureux de leurs murs et qui ont peur de l'inconnu ou de l'air libre oublié.

Des hommes *transis* par la solitude, en dépit de leur médiocrité. Irène ne comprenait pas mon attachement aux émigrés russes de Montparnasse. Unis par le désespoir. Et la langue commune des *approximations*. Il y a des domaines de la pensée où toute parole n'est qu'approximation même pour les initiés (ainsi en mathématiques lorsqu'on opère avec les logarithmes, et l'erreur est infinitésimale).

18 juillet. – Aujourd'hui aperçu Irène du haut de la cinquième galerie¹. Elle attendait au milieu des autres femmes venues pour les colis. J'ai reconnu d'abord le chapeau de paille, la ligne étroite des épaules, puis pendant un instant elle a relevé la tête et j'ai vu l'ovale de son visage. Elle ne m'a pas vu. J'ai ressenti un choc de douleur, de joie.

Combien je redeviens humain. L'histoire de ma vie, c'est l'histoire de mon humanisation. Et à présent elle

1. En tant que prisonnier politique, Boris Vildé est au secret. Il a droit à des colis, mais n'est pas autorisé à recevoir de visite. Deux fois par semaine, Irène, sa femme, ou Éveline Lot, sa belle-sœur, lui apporte un colis de nourriture et de livres.

s'achève. Je suis mûr pour la vie ou pour la mort, ni l'un ni l'autre ne me font peur. Pas comme autrefois mais autrement, non dans l'indifférence mais dans l'acceptation, le consentement. Je goûte une paix nouvelle comme quelqu'un dont le cœur a été scellé et qui retrouve tout d'un coup le “don des larmes”. Mais je n'ai pas de larmes, je retrouve plutôt la grâce du sourire.

Le Nirvana. Je crois le comprendre maintenant : ce n'est pas le néant, mais l'anéantissement du “moi”, la libération, la communion. Le bouddhisme part de la solitude humaine (le christianisme aussi, Jésus a connu la solitude, ainsi que Gautama¹, mais le christianisme cherche à résoudre le problème sur la terre : communion des hommes en Dieu par la prière ; pour le bouddhisme, communion dans la mort par la nature). C'est maintenant seulement que j'arrive à formuler plus ou moins nettement ces pensées, mais elles existent en moi depuis longtemps. D'où cette attirance constante et mystérieuse vers le bouddhisme.

Définition du “moi”. Connaissance du “moi”, c'est la conscience de sa propre conscience. Les animaux ont-ils la conscience ? ont-ils le “moi” ? Oui sans doute, mais ils n'ont pas peut-être la connaissance de leur “moi”. Homme et animal. Est-il possible de définir la limite entre l'intelligence de l'homme et de l'animal ? Il semble que l'animal ait une conscience, mais la

1. Nom du fondateur du bouddhisme, appelé aussi dans les écritures bouddhiques Çākya-Mouni.

conscience de la conscience (vague). La société? À signaler (pour Bergson), à côté des abeilles et des fourmis, l'existence des *associations temporaires de loups* qui ont un but limité et défini – la chasse. Origine de la société? Instinct social? Il faudrait partir de la famille sans doute, autrement dit de l'instinct sexuel.

La société suppose l'existence d'un langage commun (familial, tribal?). La religion est un fait essentiellement social et probablement postérieur à la famille.

Le “progrès” de la société est dû toujours aux hommes antisociaux ou asociaux (dans une certaine mesure évidemment, mais très essentielle). Bâtir une philosophie en partant non de l'individuel mais du collectif – très xx^e siècle. Mais il faut partir du *moi* et je doute qu'il soit vraiment social.

La société développe l'intellect, mais a tendance de supprimer la personnalité qui à son tour se venge quelquefois sur la société.

23 juillet. – Hier (le 22 juillet) reçu la Bible¹. L'Ancien Testament est très *actuel* (à méditer sur Luther), trésor pour un ethnologue. Indispensable pour comprendre le Nouveau Testament, mais peu propice à l'affermissement de la foi.

1. À partir de cette date, Boris Vildé consigne au jour le jour les livres qu'il reçoit et qu'il lit. On peut donc suivre avec précision son itinéraire intellectuel et spirituel jusqu'à son exécution.

25 juillet. – Lu Bergson : *Les Deux Sources*¹. Je comprends l'influence que Bergson a exercée sur la génération de mon père. Et davantage (Petia)². Sa manière de poser les problèmes est entièrement neuve (?). On ne peut pas l'ignorer en tout cas. Mais je ne suis nullement convaincu par lui – je vois même ses points vulnérables avec une facilité qui me déconcerte un peu (est-ce que je le comprends de travers?). Il y a en Bergson quelque chose de l'Ancien Testament – même cet attachement à la *vie* et à la société³.

1. *Les Deux Sources de la morale et de la religion* a paru en 1932. Dernier stade de la pensée de Bergson, consacré à l'analyse du social et du religieux en cheminant du clos à l'ouvert, ce livre brillant, à la sensibilité aiguë, débouchant sur l'appel au dépassement, au mysticisme, au “pur amour”, de surcroît écrit avec la séduction du style habituelle à l'auteur, a eu un retentissement considérable durant les années trente et il a fait l'objet d'une quarantaine d'éditions entre 1932 et 1940.

2. Le mot entre parenthèses est illisible.

Le prestige de Bergson est resté immense du tournant du siècle au début des années quarante. À l'automne 1939 Jean Wahl n'hésitait pas à l'appeler “le maître des maîtres” et à écrire : “Il faut, disaient les scolastiques après Aristote, qu'à chaque époque il y ait un philosophe, un esprit qui pense le monde. Ce philosophe, c'est aujourd'hui Bergson.” (*Nouvelle Revue Française*, LIII, décembre 1939, pp.906-907.)

Lorsque Vildé rédige son journal, la mort du philosophe, survenue le 3 janvier 1941, est encore très proche dans les mémoires. À cette occasion s'était manifestée une émotion considérable. Tandis qu'affluaient les hommages de tous bords (le gouvernement de Vichy avait jugé nécessaire de se faire représenter aux obsèques par l'ambassadeur de Brinon), le journal *Résistance* avait tenu à faire paraître dans son n°3 sorti le 31 janvier 1941 un article à la gloire d'Henri Bergson, prix Nobel, professeur honoraire au Collège de France, grand-croix de la Légion d'Honneur, mort d'une congestion pulmonaire contractée dans le dur hiver du Paris occupé. Au micro de la BBC, de son côté, Raymond Aron avait rendu l'hommage de la pensée française libre en exil à Londres.

3. Même si dans la dernière partie de sa vie Bergson s'est rapproché de plus en plus du catholicisme jusqu'à parvenir au seuil de la

conversion, l’empreinte sur lui du judaïsme ne saurait faire le moindre doute, non plus que la fidélité à son identité juive. Cependant, au moment de sa mort, le problème avait été largement débattu dans les milieux intellectuels, d’autant qu’avait circulé le bruit selon lequel Bergson avait reçu le baptême (cf. l’article de Raïssa Maritain publié à Montréal dans *La Relève*, mars 1941). On peut considérer le débat comme définitivement clos par deux documents contemporains du journal de Vildé (mais évidemment ignorés de celui-ci) : une lettre de Mme Bergson à Emmanuel Mounier, parue dans la *Gazette de Lausanne* du 9 septembre 1941 ; une lettre de Jean Wahl dans la revue lyonnaise *Confluences* d’août 1941. Le texte de Mme Bergson est le suivant :

“Mon mari, dont le problème religieux retenait depuis longtemps l’attention, et qui depuis la publication des *Deux Sources* en particulier (1932), considérait le catholicisme avec une sympathie croissante, n’avait pas voulu se convertir cependant, pour des raisons diverses que quelques-uns de ses amis familiers, avec lesquels il en discutait en toute franchise, avaient appréciées et approuvées. Surtout, il s’en est expliqué lui-même avec beaucoup de netteté, dans un passage de son testament en date du 8 février 1937 que je crois devoir vous communiquer :

Mes réflexions m’ont amené de plus en plus près du catholicisme où je vois l’achèvement complet du judaïsme. Je me serais converti, si je n’avais vu se préparer depuis des années la formidable vague d’antisémitisme qui va déferler sur le monde. J’ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. Mais j’espère qu’un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal archevêque de Paris l’y autorise, venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s’adresser à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi que le désir exprimé par moi d’abord d’avoir les prières d’un prêtre catholique.

La volonté d’Henri Bergson, qui était très nettement arrêtée, ne saurait donc donner lieu à aucune divergence d’interprétation. Tout en déclarant son “adhésion morale” au catholicisme, mon mari avait résolu en même temps de ne point franchir le pas décisif du baptême. Ce serait mal reconnaître la loyauté totale dont il a toujours fait preuve lui-même dans sa recherche de ce qu’il estimait être la vérité que de lui attribuer des actes qu’il n’avait point voulu accomplir de son vivant, et d’infléchir sa pensée maintenant qu’il n’est plus là pour la redresser et la défendre lui-même, dans un sens qui, quel que soit le mobile qui puisse être invoqué, ne laisse pas de la dénaturer singulièrement.”

La pensée et la langue. Influence réciproque. L’une (celle du penseur sur la langue) est trop évidente, l’autre demeure cachée. Mais par exemple la différence entre la philosophie allemande et française. La première est abstraite (quoi de plus apte à former des notions abstraites que le génie de la langue allemande – avec n’importe quoi, par exemple *zum-bode-sein* de Heidegger), compliquée, détaillée ; la seconde nette, plus concrète, plus claire (mais pas moins riche). Et moraliste (peut-être parce qu’il n’y a qu’un seul mot “conscience” là où l’allemand possède *Gewissen* et *Bewusstsein* et le russe *sovest* et *soznanie*.)

Encore plus vrai pour la poésie où l’association d’idées provient souvent d’une assonance. Qui sait quel grand rôle a joué dans la poésie russe la rime riche *krof* et *kodof* ou en allemand “Macht” et “Nacht”, etc.

La pensée chinoise (et japonaise) avait été sans aucun doute fortement influencée par l’écriture (constatons en passant que c’est l’écriture et non la langue qui

Quant à Jean Wahl, son témoignage est formel :

“Bergson à son lit de mort a fait appeler un prêtre (catholique) ; quand le prêtre est arrivé, Bergson était mort ; le prêtre a récité les prières pour les morts : Bergson n’était pas baptisé. Il n’y a pas eu d’enterrement religieux.”

Cf. *Henri Bergson. Essais et témoignages*, recueillis par Albert Béguin et Pierre Thevenaz, Neuchâtel, éd. de La Baconnière, 1943, Les Cahiers du Rhône, pp. 11-12. Sur l’évolution de Bergson du judaïsme vers le christianisme, cf. aussi le témoignage du P. Valensin, jésuite d’origine juive, en particulier son article dans *L’Éveil de Nice* du 11 janvier 1941, in *Auguste Valensin : Textes et documents inédits*, Paris, Aubier, 1961, pp. 296 et 307-308.